

I

Il y avait bien longtemps que j'avais promis à mon ami X... de l'aller voir en sa solitude. Mais quoi... la vie des affaires, des plaisirs plus tentants, et je ne sais quelle lâche paresse aussi, quelles lâches et confuses méfiances... tout cela m'empêchait, d'année en année, de réaliser cette promesse, faite sans conviction d'ailleurs, et seulement pour ne point désobliger, par un refus net, un ami aussi anciennement aimé. Ce pauvre X... Ah! je me rappelle le passé... Notre passé... sans attendrissement et avec émotion, n'est-ce pas une chose curieuse et anti-littéraire?... Ce pauvre X...!... Quelle brave et droite nature!... Quelle fidélité!... Quelle âme délicatement dévouée!... Ensemble, nous avons mené, à Paris, nos premières joies, nos premières espérances, nous avons confondu, pour en faire une commune richesse, nos deux lourdes misères. C'était touchant, notre amitié!... Que tout cela est loin de moi, déjà!... X... aurait pu se créer un nom dans la littérature. Il était doué supérieurement. Mais il avait trop de sensibilité. La vie le tuait... Dans la lutte où tout le monde est emporté, on n'a pas le temps d'aider un ami cher... Et puis, à quoi bon?... X... ne savait pas se tirer d'une affaire difficile. Sa naïveté me décourageait, vraiment... à mesure que, peu à peu, nous nous élevions, lui, s'obstinait à rester en bas... Un jour il hérita, d'un vieux parent, une petite propriété dans un département lointain...

— Je crois, me dit-il, que je devrais partir là-bas... Il me semble que la solitude, le recueillement... Oui, n'est-ce pas?... Qu'en penses-tu?... Les grands horizons... le grand ciel!

— C'est ça! c'est ça! répondis-je... À ta place, moi je partiraïs...

— Eh bien! je vais partir...

— C'est ça! c'est ça!... Bonsoir.

Il partit... Il y a quinze ans de cela!

On oublie vite ses amis lointains, ou malheureux... Malgré ses lettres suppliantes et mes promesses, je reculais toujours l'instant de ce voyage. Et puis, soyons franc, je redoutais l'hostilité de ses chambres, la tristesse de ses repas, la puanteur de sa bonne, et surtout — oh! surtout — les tête-à-tête prolongés avec un être si complètement déshabitué de mes façons de vivre, et que je me représentais sale de corps et de vêtements, encrassé d'esprit campagnard, avec une longue barbe, de sordides cheveux, des idées et des accoutumances morales plus sordides encore...

Je veux bien être généreux, à la condition toutefois, qu'il ne m'en coûte rien, et que mes générosités me soient à moi-même un redoublement de plaisir égoïste et de vaniteuse joie. Or, quel plaisir, je vous le demande? Et comment me vanter auprès de mes jolies amies d'une villégiature passée chez ce pauvre diable?

La dernière lettre fut si pressante, elle témoignait, en tendresses malades, un si vif, si douloureux désir de ma visite que je me décidai à entreprendre le fâcheux voyage, sur ce raisonnement consolateur : « Après tout, je n'en mourrai pas. Deux jours sont vite passés. » Pourtant, je n'étais pas rassuré sur les complications qui pouvaient en résulter. Ah! que l'amitié est donc exigeante!



X... habite une ancienne abbaye, perchée au sommet d'un pic. Mais pourquoi dans ce pays de tranquilles plaines, où nulle autre convulsion de sol ne s'atteste, pourquoi ce pic a-t-il jailli de la terre, énorme et paradoxal cône solitaire? La destinée bizarre de mon ami devait, par une inexplicable ironie, l'amener dans ce paysage spécial, et comme il n'en existe peut-être pas un autre

nulle part. Cela me parut déjà bien mélancolique. De l'abbaye, il ne reste qu'une sorte de maison, ou plutôt, d'orangerie, basse et longue, surajoutée sous Louis XIV, au bâtiment principal, dont les quatre murs, croulants, retenus dans leur chute par une couche épaisse de lierre, seuls, demeurent. En dépit de sa retraite, et de l'état d'abandon où la laisse son propriétaire, la maison est charmante, avec ses fenêtres hautes, son large perron, et son toit mansardé, que décorent des mousses étrangement vertes. Tout autour, des pelouses libres où se croisent des allées de tilleuls, des parterres fleuris de fleurs sauvages, des citernes qui, dans les broussailles, ouvrent des yeux profonds et verdâtres, des terrasses ombrées de charmilles et de grands arbres, de grands massifs d'arbres qui font sur le ciel des colonnades, des routes ogivales, de splendides trouées sur l'infini. Et l'on semble perdu dans ce ciel, emporté dans ce ciel, un ciel immense, houleux comme une mer, un ciel fantastique, où sans cesse de monstrueuses formes, d'affolants faunes, d'indescriptibles flores, des architectures de cauchemar, s'élaborent, vagabondent et disparaissent... Pour s'arracher à ce grand rêve du ciel qui vous entoure d'éternité silencieuse, pour apercevoir la terre vivante et mortelle, il faut aller au bord des terrasses, il faut se pencher, presque, au bord des terrasses. Au pied du pic coule une rivière traversée d'un barrage que frange d'écume l'eau bouillonnante. Deux écluses dorment dans leurs cuves de pierre; deux chalands s'amarrent au quai. Sur le chemin de halage, quelques maisons s'échelonnent, quelques hangars dont on ne voit que les toits plats et roses. Et, par-delà la rivière, s'étendent des plaines, des plaines, des plaines ondulées de vallonnements, où sont des villages, tout petits et naïfs, à peine visibles, des églises gauches, enfantines, des églises et des villages perdus comme des nids d'alouettes. À l'horizon, des traits minces figurent des forêts. Mais la vue ne descend des célestes terrasses, n'arrive au paysage terrestre qu'à travers le vertige de l'abîme.



Ah! quelle joie ce fut pour mon ami, lorsque, haletant d'avoir, sous le soleil, gravi le pic, l'interminable pic, j'arrivai dans son

étrange domaine! Et qu'il était changé! Un vieillard, un petit vieillard, maigre et voûté! avec des yeux mouvants, confus et hantés, comme le ciel qu'ils reflétaient. Il me regarda longtemps, me serra les mains, pleura, ne put que bégayer :

— Ah! toi!... toi... je suis content, je suis bien content...

Nous nous assîmes sur un banc de pierre, et je m'écriai, pour couper court aux effusions de mon ami, qui commençaient à me gêner.

— Mais c'est charmant ici!...

X... me prit le bras et, vivement :

— Ne dis pas ça... ne regarde pas ça!...

— Ne pas regarder quoi?... demandai-je, étonné.

— Le ciel!... Oh! le ciel!... Tu ne sais pas comme il m'écrase, comme il me tue!... Il ne faut pas qu'il te tue aussi...

Il se leva :

— Descendons à l'écluse... Nous mangerons dans une auberge... Je n'aurais pas voulu que tu viennes ici... Je n'ai personne ici... Je n'ai rien ici... Descendons à l'auberge... Il y a là des gens qui parlent, des gens qui vivent!... Ici, personne ne parle, personne ne vit... personne ne vient jamais ici... à cause de ce ciel.

Et comme, inquiet des paroles de mon ami et de l'air surnaturel qu'il avait en les débitant d'un ton saccadé, je me reculais instinctivement, il me dit :

— Non... tu ne peux pas comprendre encore...

Puis il me montra le ciel dans un geste d'effroi, et d'une voix grave il prononça :

— Il ne faut pas jouer avec le ciel, vois-tu!... Descendons à l'auberge...

## II

Malgré l'étrangeté refroidissante de cette réception, malgré l'état de fatigue où j'étais à la suite de ce long voyage et de cette pénible ascension de la côte, sous le soleil, je n'osais plus insister pour rester dans cette délicieuse retraite. Il y avait dans les yeux de mon ami une telle souffrance accablante, un tel douloureux effarement!

— Allons! soit, dis-je... Allons à l'auberge, puisque tu le désires.

— Oui... oui!... C'est ça... s'écria X... Oui! Si tu savais comme on est bien à l'auberge... C'est tout noir!...

Je me levai et repris ma valise.

— Allons... partons...

Je maugréais en moi-même, et me repentai d'avoir obéi à un sentiment d'absurde générosité, de m'être si facilement laissé duper par ce fantôme de la pitié, cet obstiné fantôme qui revient, aux heures d'abandon, forcer la porte des cœurs les mieux défendus contre l'amour. Et qu'allait-il m'arriver, avec ce fou? Ce mot « auberge » remuait en moi des images de crime. Non, vraiment, je n'étais pas rassuré. Il me semblait que je venais de tomber stupidement dans un guet-apens. Au fait, depuis quinze ans, je ne savais rien de X... Ses lettres?... Mais que d'hypocrisies, que de mensonge dans les lettres!... Je regardai X..., tentant de pénétrer en lui, au fond de lui, de m'expliquer ses bizarres allures. Il me fit presque pitié. Il était, sous le regard du

ciel, tremblant comme un lièvre sous le souffle du chien qui l'arrête.

— Partons ? fis-je d'une voix légèrement irritée...

Nous redescendîmes la côte.

Les pentes en étaient rases, glissantes, et les cailloux roulaient sous nos pieds. Un étroit sentier de chèvres contournait le pic, décrivait ses minces lacets dans la verdure courte et toute grise. Quelques orchis chétifs, des pavots menus et dentelés, de maigres échinops, toute une flore naine et malade poussait çà et là, au-dessus des herbes abruties, et des ronces traînaient sur le sol leurs tiges rampantes et desséchées, comme des orvets morts. À mesure que nous nous rapprochions de la plaine, que la terre semblait monter dans le ciel et l'envahir, que le ciel, au-dessus de nos têtes, reculait sa voûte diminuée, X... se calmait, se détendait, sa physionomie redevenait en quelque sorte, plus humaine. Même un sourire égaya le désordre farouche de sa barbe. Il me dit d'une voix douce :

— Oh ! que tu es gentil d'être venu... Il y a si longtemps, pense donc, que je n'ai vu personne... et il me semble que j'ai tant de choses à te dire... des choses accumulées depuis quinze ans... J'en suis malade... j'en serais mort.

— Ne pouvais-tu me les dire, là-haut ?... reprochai-je...

— Là-haut !... Non !... non !... Je ne peux pas... Là-haut j'étouffe, mes membres se rompent, j'ai, sur le crâne, comme le poids d'une montagne... C'est le ciel, si lourd, si lourd !... Et puis ces nuages... Tu ne les as donc pas vus, ces nuages ?... C'est livide et grimaçant comme la fièvre... comme la mort !...

— Tu es malade, dis-je...

— Mais non, je ne suis pas malade... Pourquoi serais-je malade ?... L'air est pur, là-haut... Il a passé sur les forêts, il a passé sur la plaine... Il s'est filtré, au filtre des arbres, au filtre des fleurs... Je suis tout seul... et tout seul, si impur que je sois, je ne puis pas empoisonner tout cet air... Je ne suis pas malade.

— Alors, tu t'ennuies ?... Pourquoi rester ici ?

— Où veux-tu que j'aille ?... Je n'ai pas d'argent... je n'ai juste que pour vivre... Et d'ailleurs, je ne m'ennuie pas... Ce n'est pas cela... c'est autre chose, vois-tu... Je crois que je serais très heureux, s'il n'y avait pas de ciel... Le ciel effraye tout le monde... Dès que quelqu'un vient là-haut... le vertige le

prend... Rien que du ciel, rien que du vide autour de soi... Jamais la terre, jamais quelque chose de ferme et de connu où poser sa vue!... Alors il veut s'en aller... J'ai eu une petite bonne... Elle était jolie... Il y a des moments, comprends-tu, où l'homme a besoin de...

Et comme je souriais, mon ami ajouta :

— Non... non... Ça n'est pas ce que tu crois... Ah! Dieu non!... Mais voir de la beauté autour de soi, de la beauté vivante... de la beauté terrestre!... Des yeux, une bouche, une flexion de la taille, des mains qui remuent, des cheveux qui frissonnent dans le soleil... entendre un frôlement de robe, des rires gais, des paroles douces comme des chants!... Eh bien, elle est partie, chassée par ce ciel, chassée par ces nuages... Et, depuis, aucune n'a voulu revenir... J'ai eu un chien aussi... Toute une nuit il aboya. Le lendemain, lorsque je descendis pour le voir, pour lui parler, je vis qu'il avait rompu sa chaîne, et que, lui aussi, avait fui... Croirais-tu qu'il n'y a pas un oiseau, là-haut!... Il n'y a que des taupes... Parbleu c'est clair!... Tu comprends bien que...

L'incohérence de ces paroles m'était pénible. Je voulus détourner le cours de cette conversation démente.

— Travailles-tu, au moins?... demandai-je en l'interrompant... Tu avais du talent, autrefois...

— J'ai... c'est-à-dire... autrefois j'ai travaillé... j'ai noté mes impressions... toutes les pensées qui me trottaient par la tête... Mais que veux-tu?... je n'ai pas un livre... je n'ai personne... je ne connais de l'histoire actuelle que ce que m'en disent les marins, et aussi quelques numéros du *Petit Journal*, oubliés sur les tables de l'auberge...

— Raison de plus... pour que cela soit bien... Du moins, ce que tu as écrit est à toi...

— J'ai peur que cela soit un peu fou, peut-être... Si tu veux, je te les donnerai... les feuillets... Tu les emporteras, tu les liras...

— Et pourquoi ne continues-tu pas?

— Je n'ai pas le temps... je n'ai plus le temps... Ou, le matin, je descends à l'écluse... et je passe la journée à me promener sur les quais, ou bien à boire avec les marins... J'ai même trouvé une chose très bien... Quand un étranger vient à l'écluse... je l'aborde et je lui dis : « Monsieur vient sans doute, pour visiter

l'abbaye... C'est la seule chose curieuse du pays... belle architecture. » Et je le force à monter le pic avec moi. Mais il y a très peu d'étrangers...

— Alors, dis-je en riant, tu es aussi un farceur ?

— Mais non !... Ça n'est pas par farce... C'est pour être avec quelqu'un, c'est pour causer avec quelqu'un, pour apprendre des choses... Seulement je n'ai rencontré, jusqu'ici, que des imbéciles et qui, tous, me répètent la même phrase : « Une belle vue... mais c'est dommage qu'il y ait de la brume... On ne voit pas les choses assez nettement ! »

Nous étions arrivés sur le quai. Le quai était désert. Sur l'un des chalands, une femme étendait du linge, un homme pompait, en faisant d'étranges grimaces... Et l'on entendait l'eau bouillonner contre le barrage.

Nous entrâmes dans l'unique auberge. Des grosses voix, de la fumée, une odeur forte d'alcool et de boissons suries, de beurre rance, de friture âcre.

— Viens par ici, me dit X... en me tirant par la manche de mon paletot.

Je me trouvais assis, dans une pièce sombre, où des mariniers attablés, devant des verres d'eau-de-vie, buvaient et fumaient. Ils avaient des figures noires de charbon, des bourgerons gras, de grosses mains noueuses, qui frappaient sur la table. Et l'on n'entendait que le bruit des coups de poing, le frémissement des verres remués, et les voix pâteuses, où les « Nom de Dieu ! » s'accrochaient de façon farouche.

— On est bien ici ! n'est-ce pas ?... me dit X... dont la figure s'illuminait de joie retrouvée.

Il semblait humer avec volupté la puanteur de ce taudis. On nous servit sur une table pliante d'innombrables ragoûts, auxquels je ne voulus point toucher.

— On est bien ici, n'est-ce pas ? répéta mon ami qui mangeait et buvait gloutonnement.

Je dus le ramener le soir, ivre, à l'abbaye... Son corps maigre et mou flottait dans mes bras comme une chiffée...



III

Je passai une nuit atroce, et ne pus dormir un seul instant. De gros nuages orageux, frangés de lune pâle, roulaient dans le ciel; il faisait une chaleur étouffante qui me congestionnait les poumons, et rendait ma respiration pénible et haletante. J'avais la tête lourde, lourd aussi l'estomac, et mes jambes tremblaient, molles de vertige. Était-ce la fièvre? Était-ce la faim? Je n'avais pas mangé depuis le matin. Mes oreilles étaient pleines de sonorités étranges; il y avait en elles comme des tintements de cloches lointaines, des bourdonnements de guêpes. Et des fanfares m'obsédaient de leurs airs inconnus. Je ne voulus pas me déshabiller, et m'allongeai, tout vêtu, sur le lit, un lit sordide dont la couverture et les draps exhalaient une odeur de moisissure, une odeur de cadavre. Oh! cette chambre! Ses murs nus et sales, avec des coulées de salpêtre jaunasse, des rampements hideux d'insectes noirs et de larves, d'innombrables toiles d'araignées pendaient aux angles, se balançaient aux poutres. N'allais-je pas voir planer, tout à coup, au-dessus de ma tête, le vol des hiboux et des chauves-souris? Je sentais véritablement peser sur moi la vague horreur des maisons hantées, l'indicible effroi des auberges assassines.

Et le vent se leva, un vent furieux qui bientôt se mit à hurler dans la nuit, comme une bande de loups en chasse. Le décor était complet, maintenant. La maison craquait, secouée du faite à la base, à ce point que les murs autour de moi, me semblait-il, oscillaient ainsi que les pendules, claquaient et flottaient, pareils

à des molles draperies. J'eus peur. On eût dit que des cris sinistres, des clameurs de foule, des miaulements de fauves, des rires de démons, des râles de bêtes tuées, pénétraient, en ce louche réduit, par les joints des fenêtres, les fissures des portes. La lumière remuée de la chandelle faisait mouvoir au plafond et sur les murs des ombres grimaçantes et démesurées.

Je quittai le lit et marchai dans la chambre.

— J'aurais dû prévoir tout cela, me dis-je... tandis que, pour écarter l'épouvante qui commençait à me gagner, j'évoquais le contraste de mon appartement de Paris, si intime, si silencieux, si plein de choses consolantes et charmantes... Ah! que l'attendrissement est donc une chose bête!... Et quelle duperie! Que m'importait X...?... Il était si bien rayé de ma vie!... Qu'avais-je besoin de revoir ce rustre?... Je me souviens de ses lettres... « J'ai tant de choses à te dire, m'écrivait-il... tant de choses et qui m'étouffent!... » Et il ne m'a rien dit que des folies, et il s'est soûlé, voilà tout!... On a beau connaître la vie, on se laisse toujours prendre à cette sottise : le sentiment!... Et pourvu qu'il ne cherche pas à m'emprunter de l'argent!... C'est peut-être tout simplement un affreux tapeur!... De l'argent!... Ah! non, par exemple!... Et, tout à l'heure, pendant que nous remontions la côte, pourquoi ne l'ai-je pas laissé glisser sur le pic?...

Cette image du pauvre diable, déroulant sur la pente raide, et se fracassant le crâne et se rompant les membres, sur les rochers, en bas, ne me fit pas horreur.

— Cela eût mieux valu pour lui... pensai-je le plus naturellement du monde. Il n'a sans doute personne qui s'intéresse à lui... Ce n'est pas les mariniers de la terre, ni les taupes du ciel qui eussent réclamé... Quand on est tombé à cet état de folie et de dégradation, mieux vaut mourir... Que va-t-il devenir?... On le trouvera, un beau matin, mangé par les araignées et les rats!... Non, vraiment, je lui aurais rendu là un fameux service...

Je me complus, quelque temps, dans cette idée, où je trouvais comme un soulagement, à ma colère, à mes déceptions. Et je généralisai :

— C'est étonnant qu'il n'y ait pas plus de gens inutiles et embêtants, qui disparaissent de cette façon-là! La vie nous offre, à chaque instant, tant de facilités!...

Puis ma songerie s'égara à travers mille formes confuses, mille souvenirs tronqués, mille paysages indécis, effacés comme des tapisseries... Je revis la bonne figure de mon ami, sa bonne figure toujours prête au sourire; son œil de chien dévoué, son dos, ah! son dos qu'une fatalité précoce semblait avoir courbé, tout jeune, sous le poids d'inévitables malheurs, ses gestes gauches de malchanceux — et une pitié me reprit à nouveau pour ce pauvre être, marqué, dès sa jeunesse, du terrible signe des destinées douloureuses.

— Après tout! dis-je... Pauvre diable!

Je me rappelai à ce moment même que X... avait eu une maîtresse... la seule maîtresse que je lui aie connue... une petite marchande de tabac... noire et très pâle, et très sale, et qu'il aimait follement, comme il aimait tout ce qu'il aimait... Je lui avais pris sa maîtresse, non que je l'aimasse ou qu'elle me plût, mais pour la joie si particulière et si forte qu'on éprouve à faire souffrir un ami dévoué, et dont on sait qu'il ne se plaindra pas... Il m'avait pardonné... Ah! si bêtement, si gauchement, la gorge toute secouée de sanglots.

— Non... non!... je ne t'en veux pas... Je ne savais pas que tu l'aimais!... Je ne pouvais pas savoir... Si j'avais su... si j'avais su!...

Ah! comme il pleurait!... Ah! qu'il était ridicule et repoussant!...

Je ne sais pas pourquoi ce souvenir me fut presque comme un remords... Ç'avait peut-être été la seule joie de sa vie, cette petite femme, noire, pâle et sale!... Peut-être même était-ce en expiation de cet acte vil et lâche, que j'étais venu ici.

Au-dehors le vent redoublait de fureur. J'entendais nettement les arbres entrechoquer leurs branches, les feuillages ronfler comme des orgues, les ardoises se détacher du toit, siffler dans l'air et tomber sur le sol...

— Pauvre diable! me répétais-je.

La nuit me parut bien longue. Le vent ne s'apaisa qu'au matin, et l'aube se leva dans un ciel nettoyé et tranquille. Je descendis au jardin. L'air jeune et vif me réconforta; je l'aspirai à pleins poumons, et, à défaut d'eau, je me lavai le visage, à la rosée qui tombait des arbres et montait des herbes, délicieusement fraîche.

Après une courte promenade, je trouvai mon ami, assis sur le banc de pierre, la tête dans ses mains.

— Viens ici, me dit-il, en se reculant un peu, pour me faire de la place, près de lui.

Il était livide, avec des paupières rouges et gonflées. Sa barbe gardait encore des traces d'ordures de la veille et des vomissements de la nuit. Il me dit d'une voix pâteuse, dont le souffle m'arriva, fétide, aux narines :

— Je vois que je te fais horreur... et que tu vas partir... J'aurais voulu te dire des choses, des choses... mais je ne suis pas remis de mon ivresse... et d'ailleurs je ne puis plus parler, m'expliquer... tu comprends...

— Mais pourquoi t'ennuies-tu ainsi?...

— Parce qu'il le faut... Tu comprends... Sans cela, je ne vivrais pas, tu comprends?... Tiens...

Il tira de sa poche un rouleau de feuilles crasseuses, et me le remit :

— Ce que j'aurais voulu te dire, tu le liras dans ces feuilles... Tu comprends?... Et quand tu les auras lues, tu les brûleras... Ça n'est pas grand-chose... Mais ça t'expliquera... Tu comprends?...

Il bégaya encore quelques paroles que je ne compris pas... Et se levant :

— Adieu! dit-il... Je te demande pardon... J'avais cru... que ça me ferait de la joie... que je pourrais... Tu comprends... Adieu!...

Quelques minutes après, j'avais quitté le pic, troublé, incertain, sans pouvoir définir les sentiments qui m'agitaient. Je rentrai le soir même à Paris, et je lus les pages suivantes.